

Intégration, la grande obsession

Dans l'incessant débat sur l'intégration des personnes d'origine arabe et africaine, certains prétendent que les Italiens, les Portugais, les Polonais étaient « moins différents » et s'assimilaient donc sans trop d'encombre. En faisant de cette question un enjeu essentiellement culturel, cette lecture néglige les leçons prodiguées par plus d'un siècle d'histoire de l'immigration.

Comparer l'intégration des diverses vagues d'immigration a toujours été un jeu très prisé des commentateurs. Dans les années 1930, les démographes s'amusaient à mesurer le « degré d'assimilabilité » des étrangers ; après la guerre, les experts vantaient les mérites des Nordiques au détriment des Européens du bassin méditerranéen. Depuis trente ans, un consensus semble se dégager pour diagnostiquer une « crise de l'intégration » inédite dans l'histoire de France.

Cette mise en scène de l'histoire conjugue deux présupposés. Le premier consiste à penser que les étrangers s'intégraient plus aisément et plus rapidement hier qu'aujourd'hui. À n'en pas douter, les descendants d'immigrés musulmans subissent actuellement d'importantes discriminations en matière d'emploi, de logement, de contrôles policiers. Mais affrontent-ils réellement un rejet plus important que leurs prédécesseurs ? Il paraît vain d'établir une gradation de la xénophobie, et aucun historien ne s'y risquerait. Mais nombre de chercheurs mettent en avant la permanence des mécanismes d'exclusion (sociale, urbaine, symbolique) et des stigmates frappant les personnes d'origine étrangère. Brutaux, sales, voleurs d'emplois, agents de l'extérieur : les Italiens, les Polonais, les Portugais, les Espagnols durent aussi en passer par là, et, bien qu'ils soient chrétiens, on les trouvait trop religieux, superstitieux, mystiques. Le rejet a parfois duré plusieurs décennies. Apparu dans le dernier quart du XIX^e siècle, le racisme anti-Italiens ne s'est véritablement éteint qu'après la seconde guerre mondiale.

Selon le second présupposé, moins souvent discuté, les immigrés européens auraient été plus enclins à « s'assimiler », à abandonner leur identité d'origine pour embrasser pleinement la culture française, que leurs homologues originaires des colonies. Rien n'est plus faux. Chaque génération d'immigrés a eu le souci de préserver son identité d'origine et de la transmettre à ses enfants ; chaque génération a été traversée par des clivages entre ceux qui voulaient s'assimiler et ceux qui restaient attachés à leurs particularismes.

À la fin du XIX^e siècle, il n'était pas rare que les Italiens renvoient leurs enfants au pays jusqu'à l'âge de 12 ans, avant de les faire revenir en France. À Paris, Montreuil, Marseille, Nice ou Nogent-sur-Marne, certains quartiers regorgeaient de boutiques de produits transalpins, de cafés-hôtels qui accueillaient les nouveaux arrivants, de bars où les exilés se retrouvaient pour jouer à la *morra* (« mourre ») — un jeu de cartes traditionnel — ou pour écouter de l'accordéon, instrument alors typiquement italien. Grâce au libéralisme de la loi du 1^{er} juillet 1901, les Italiens ont pu cultiver cet entre-soi en fondant des dizaines d'associations culturelles, sportives, récréatives, de bienfaisance réservées à leurs compatriotes. Pour satisfaire l'état civil — qui imposait alors de choisir des noms du calendrier français —, les immigrés appelaient certes leurs enfants Albert et Marie, mais, dès la sortie de l'école, tout le monde les appelait Alberto et Maria.

Les Polonais arrivés après la première guerre mondiale entendaient encore davantage préserver leur « polonité ». Ils se mariaient entre eux, refusaient toute naturalisation, interdisaient à leurs enfants de parler français à la maison. Certaines villes du Pas-de-Calais comptaient deux clubs de football : le premier pour les Polonais, le second pour les Français et les autres étrangers. Lors des grandes fêtes religieuses, durant l'entre-deux-guerres, les membres de la communauté revêtaient des costumes traditionnels, puis défilaient en chantant des cantiques, ce qui ne manquait pas de déplaire à la population locale.

Loin de l'assimilation fantasmée par certains, l'« intégration à la française » s'apparente plutôt à un cheminement vers *« l'invisibilité, qui ne veut pas dire la fin des différences, mais l'acceptation par le milieu d'accueil, où personne ne se préoccupe plus des différences »*. Or ce « chemin vers la transparence » n'a pas été tracé à coups de circulaires ministérielles, de colloques universitaires ou de tribunes ronflantes dans la presse : il a été le résultat de contacts et d'échanges quotidiens entre les populations minoritaires et leur milieu d'insertion, c'est-à-dire le plus souvent un milieu urbain, populaire, ouvrier.

L'histoire a largement balisé les sentiers de cette intégration : le travail, à une époque où la solidarité ouvrière, le sentiment d'appartenance professionnelle et la conscience de classe étaient vifs ; le service militaire et les deux guerres mondiales, qui réunirent sous le même drapeau Français et descendants d'étrangers ; l'école, alors lieu d'acclimatation à la culture dominante et outil d'ascension sociale pour les enfants d'immigrés ; l'Église catholique, qui tentait de s'attirer les fidèles étrangers en leur proposant patronage et services de bienfaisance ; les luttes sociales et le militantisme au sein des organisations de gauche, quand le Parti communiste français, la Confédération générale du travail (CGT) et leurs associations satellites (Secours populaire français, Union des femmes françaises, Tourisme et travail...) servaient encore de « machines à intégrer » ; la ville populaire ancienne, qui offrait une certaine mixité sociale et ethnique et dont les rues animées favorisaient les rencontres entre personnes de toutes origines.

La plupart de ces sentiers sont aujourd'hui barrés. Dans un contexte de chômage de masse et de concurrence généralisée au sein des classes populaires, le travail joue désormais un rôle de division plutôt que de rapprochement. Les bancs des églises sont désertés, les organisations progressistes vidées de leurs adhérents, et les banlieues populaires connaissent une ségrégation socio-ethnique toujours plus importante, qui se répercute sur l'école à travers la carte scolaire (ou à travers son contournement par les familles les plus aisées). Faire de l'origine des descendants d'immigrés l'unique source de leurs « problèmes d'intégration » conduit à négliger le contexte social de cette intégration. Et à transformer en questions identitaires des demandes qui sont pour la plupart profondément sociales : l'égalité face à l'emploi, l'école, la police, la justice, le logement, le droit de pratiquer (ou non) sa religion.

ILLE, Benoît. *Le Monde Diplomatique*. Février 2018. Internet : <www.monde-diplomatique.fr> (texte adapté).

Extensão do texto: até 60 linhas

Valor: 25 pontos

Média: 19,36 (total) ; 20 (ampla) ; 17,42 (cotas/PNE)

Desvio padrão: 3,213 (total) ; 2,682 (ampla) ; 3,232 (cotas/PNE)

Ronney Almeida e Silva Filho – 23,60

L'idée selon laquelle les immigrés d'origine européenne se sont assimilés plus facilement à la société française à cause d'une plus grande similarité culturelle est erronée. L'assimilation des immigrés d'origine arabe et africaine n'est pas liée à une question culturelle, ce qui peut être démontré par une analyse de l'histoire de l'immigration au long d'un siècle. Il faut souligner deux aspects fondamentaux. Premièrement, il n'est pas vrai que les étrangers s'assimilaient plus facilement et d'une manière plus rapide auparavant que maintenant. Il n'est pas question de nier la discrimination envers les personnes d'origine musulmane ou d'essayer de faire une gradation de la xénophobie, mais les recherches démontrent que l'exclusion et la stigmatisation des étrangers sont une pratique ancienne. Deuxièmement, il est totalement faux que les immigrés européens ont abandonné leurs identités culturelles plus aisément que les personnes qui venaient des colonies. En fait, toutes les générations d'immigrés ont eu une préoccupation à l'égard de la préservation de leurs identités.

À la fin du XIXe siècle, les enfants des Italiens étaient envoyés à l'Italie jusqu'à l'âge de 12 ans, avant de rentrer en France. Les produits étrangers, les boutiques où les nouveaux arrivants se rencontraient et plusieurs associations pourraient être fréquemment trouvés à Paris, à Montreuil, à Marseille, à Nice ou à Nogent-sur-Marne. Cela était possible à cause du caractère libéral de la loi du 1er juillet 1901. Certes, les immigrés adoptaient des noms du calendrier français pour leurs enfants, afin de respecter l'état civil, mais, chez eux, c'était la version étrangère de ses noms qu'ils utilisaient. Les Polonais aussi n'hésitaient pas à trouver des manières pour garder leur « polonité », comme se marier seulement entre eux, refuser les options de naturalisation voire interdire la communication en français chez eux. Ils avaient aussi des clubs de football polonais et gardaient les traditions religieuses de la Pologne.

L'histoire prouve que le diagnostic d'une « crise de l'intégration » inédite en France est un discours erroné. Effectivement, l'« intégration à la française » a été réalisée à travers un « chemin vers la transparence ». Cela signifie que les différences ont été progressivement acceptées, au lieu de ne plus exister. Le processus a été produit à travers les contacts entre les immigrés et la population locale au long du temps.

Plusieurs institutions ont aidé directement à promouvoir cette intégration : le travail, le service militaire et les deux guerres mondiales, l'école, l'Église catholique, les luttes sociales et le militarisme de gauche et l'ancienne ville populaire, où on trouvait un certain degré de mélange social et ethnique et où les gens de toutes les origines se rencontraient dans les rues animées. Actuellement, ces institutions ne fonctionnent plus comme auparavant. Le travail est devenu un sujet de division et non pas de rapprochement, car il y a trop de chômage et une concurrence généralisée parmi les classes populaires. Les gens ne vont plus aux églises et les organisations progressistes n'ont presque pas de membres. Les quartiers sont de plus en plus ségrégés selon des critères socio-ethniques, ce qui change aussi l'ancien rôle de l'école.

En conséquence, le contexte social de l'intégration aide à la compréhension des « problèmes d'intégration » beaucoup mieux que l'idée que ses problèmes sont le résultat exclusif de l'origine des descendants d'immigrés. Il s'agit donc d'un ensemble de difficultés sociales, comme l'accès à des droits basiques (emploi, éducation, justice, parmi d'autres), et non pas justement des questions identitaires.

CSC: 9,60. Erros: 2. Total de linhas: 48.

Luiz Carlos Keppe Nogueira – 23,20

L'histoire de l'immigration montre que l'idée d'une relation directe entre l'origine des étrangers et leur « degré d'assimilabilité » est fausse. Plusieurs chercheurs ont étudié les vagues d'immigration et le processus d'intégration au moins depuis les années 1930, contribuant à la formation d'une mise en scène de l'histoire qui conjugue deux prémisses. La première consiste à penser que l'intégration était plus rapide et naturelle au passé qu'aujourd'hui. Néanmoins, les études historiques affirment que les immigrés italiens, polonais, portugais et espagnols ont été également stigmatisés par des mécanismes d'exclusion sociale, urbaine et symbolique qui actuellement portent préjudice aux individus d'origine arabe et africaine.

Le second²⁸ présupposé est fondé sur l'idée que les immigrants européens auraient été plus capables de s'assimiler et d'abandonner leur identité d'origine que les personnes provenant des colonies. En réalité, toutes les générations d'immigrés ont valorisé la préservation de leur identité et ont fait face aux clivages entre ceux qui voulaient s'assimiler et ceux qui ne le voulaient point. Les italiens de la fin du XIXe siècle, par exemple, ont créé plusieurs associations culturelles, sportives, récréatives et de bienfaisance. En outre, les Polonais arrivés après la première guerre mondiale se mariaient entre eux et refusaient toute naturalisation.

L'intégration à la française est caractérisée par l'acceptation par le milieu d'accueil – les différences sont devenues « invisibles ». Il s'agit d'un processus occasionné par les contacts et les échanges quotidiens entre les immigrés et leur milieu d'insertion. L'histoire française montre l'importance, pour l'intégration, du travail, à une époque où la conscience de classe était forte; du service militaire, qui rapprochait les Français et les descendants d'étrangers, surtout dans le contexte des deux guerres mondiales; de l'école, qui permettait l'acclimation à la culture du pays et l'ascension sociale; l'Église catholique, qui cherchait à attirer les fidèles étrangers; les organisations de gauche, responsables de la lutte populaire; et les villes anciennes. La situation de chacun de ces champs est actuellement beaucoup différente, comme le montrent le chômage de masse, l'affaiblissement de l'Église et des organisations progressistes et la ségrégation des banlieues populaires. Par conséquent, il faut reconnaître que les « problèmes d'intégration » ne sont pas uniquement causés par l'origine des immigrés. Une fois que le contexte social a une influence considérable²⁹ sur l'intégration, la promotion de l'égalité face à l'école, l'emploi, la police, la justice, le logement et le droit de pratiquer la religion est essentielle.

CSC: 9,20. Erros: 2. Total de linhas: 44.

²⁸ Grafia errada – foi escrito “seconde”

²⁹ Considerável foi escrito sem o acento

Gabriel Clemente de Oliveira Bellato – 23,10

Dans le contexte du débat sur l'intégration des personnes d'origine arabe et africaine, certaines personnes disent que les Italiens, les Portugais et les Polonais sont « moins différents » et s'assimilent de manière plus facile. Sous l'égide d'un argument essentiellement culturel, cette perspective oublie plus d'un siècle d'histoire de l'immigration. Or, il y a deux présupposés qui s'avèrent les pierres angulaires de cette lecture. Le premier est penser que l'intégration des étrangers était plus rapide et plus facile dans le passé qu'aujourd'hui. Malgré la xénophobie de nos jours vers les descendants d'immigrés musulmans, les Italiens, les Polonais, les Portugais et les Espagnols ont été les victimes des xénophobes du passé. De la même manière, selon le second présupposé, les immigrés européens ont été plus enclins à accepter la culture française. Rien n'est plus faux, ayant en vue la forte identité culturelle des Italiens et des Polonais du passé, évidente à travers le football et les associations culturelles.

De surcroît, l'« intégration à la française » veut créer un contexte dans lequel personne ne se préoccupe plus des différences. Toutefois, ce « chemin vers la transparence » n'a pas été tracé par les institutions de l'État. Il s'agit d'un processus naturel d'intégration, qui a été le résultat de contacts et d'échanges quotidiens entre les populations minoritaires et leur milieu d'insertion, surtout in milieu urbain, populaire et ouvrier. De cette manière, les piliers de cette intégration ont été le travail, sous l'égide d'une conscience de classe ; le service militaire, qui a intégré les Français et les descendants d'étrangers dans une même armée ; l'école, qui s'avère un outil d'ascension sociale ; l'église catholique, qui tentait de s'attirer les fideles étrangers ; les luttes sociales et le militarisme ; et la ville populaire ancienne.

Toutefois, la plupart de ces institutions sont aujourd'hui barrés, ayant en vue le contexte contemporain de chômage de masse et de concurrence généralisée. Or, le travail aujourd'hui est plus un facteur de division que de rapprochement. De la même manière, les églises sont vides. Au-delà, les organisations progressistes sont faibles et les banlieues populaires connaissent une ségrégation socio-ethnique terrible. En disant que l'origine des descendants d'émigrés s'avère l'unique source de leurs problèmes d'intégration, on néglige le contexte social de cette intégration. De surcroît, on transforme en questions identitaires plusieurs questions sociales, comme l'égalité en ce qui concerne l'emploi, l'école, la police, le logement et la liberté religieuse.

CSC: 9,60. Erros: 3. Total de linhas: 38.

Pior resposta – 12,90

La croyance que l'intégration des Africains et des Arabes est plus difficile que celle des Italiens, des Portugais et des Polonais néglige la réalité historique de l'immigration. Les démographes des années 1930 parlaient d'un <<degré d'assimilabilité>> et des mérites des Nordiques, au contraire des nationnels du bassin méditerrané.

On parle aujourd'hui d'une <<crise de l'intégration>> en France, selon deux présumés. Le premier concerne la pensée selon laquelle les étrangers s'intégraient d'une manière plus facile. Les descendants musulmans sont subis à des discrimination d'emploi et de contrôles policiers, mais personne ne peut pas établir une hiérarchie de xénophobie. Ce qui les chercheurs affirment est que les mécanismes d'exclusion continuent. Le racisme a émergé à la fin du XIXe siècle et on trouvait les Méditerranéens trop religieux, superstitieux et mystiques. Le second comprend la croyance fausse que les immigrés européens se sont assimilés plus facilement que ceux originaires des colonies. Les Européens font plus d'effort pour la préservation de leurs identités d'origine.

Pendant la fin du XIXe siècle, les Italiens préféraient d'envoyer leurs enfants à l'Italie jusqu'à l'âge de 12 ans. D'ailleurs, il y a des boutiques de produits nationaux et la continuation des traditions italienne. Après la loi de 1901, les Italiens ont ouvert des associations culturelles et de bienfaisance. Au cas des Polonais, ils ont essayé de préserver leur identité par l'interdiction de s'assimiler à les Français et par la célébration des costumes traditionnels.

L'idée d'une intégration à la française, où les différences ont disparu, ne découle pas des événements officiels, mais des échanges du quotidien. L'histoire a souligné le rôle du travail, du service militaire, de l'école, de l'Église catholique, des organisations de gauche et de la ville populaire ancienne. En fait, cela ne se passe pas aujourd'hui, car il y a beaucoup de concurrence et de ségrégation dans la société. L'origine n'est pas la seule cause des problèmes d'intégration, mais les faits sociaux.

CSC: 5,90. Erros: 16. Total de linhas: 31.